

Le point de vue d'André Cognard



Dans quelle mesure peut-on encore aujourd'hui, dans notre «société de consommation», individualiste et hédoniste, transmettre le budo, la rigueur de sa pratique et ses règles éthiques et sa spiritualité ?

Telle était la question de Horst lorsqu'il sollicita mon point de vue. Je me rendis compte que la question contenait déjà ses réponses et j'ai donc décidé de me limiter à un commentaire de celle-ci. C'est donc en suivant l'énoncé de la question que j'exposerai mon point de vue.

Dans quelle mesure ?...

Le mot mesure est une clef de l'enseignement de l'aïkido. Celui-ci nécessite en effet la définition d'un cadre relationnel dont le fondement est la modération de l'attitude de l'enseignant et de l'élève. Parmi les outils permettant de poser ce cadre, l'étiquette tient un rôle important et elle implique précisément de la mesure, celle des gestes et aussi celle des mots. Le rituel est une mesure de l'espace et du temps qui crée des repaires consciencieux indispensables à la bonne compréhension et à l'exécution de la technique.

Le mot mesure est aussi une clef pour la bonne exécution de la technique. Tout emportement, tout excès de relâchement ou de tension nuisent à celle-ci. La technique que nous exécutons nous exprime et est donc une mesure de soi.

La dimension éthique, inhérente à l'idée contradictoire d'action martiale non-violente, nous impose de mettre une limite à nos gestes et du même coup à notre être. Cette nécessité de modérer son ego instaure

un discours complexe entre l'individu et l'altérité dont les bases dialectiques ont été posées par O Senseï (Je désigne ainsi Ueshiba Morihei, le fondateur) quand il définit l'aïkido comme un art de paix, quand il proposa de «prendre son adversaire sur son cœur», quand il ouvrit aux arts martiaux le champ immense de la compassion.

Ce qui fait l'aïkido, c'est le fait qu'éthique et technique soient indissociables. Cette dernière doit exprimer le « comment être » de l'aïkidoka autant que son «comment faire». Elle fait de la technique, de la tactique et de la stratégie une trilogie définissant un paradigme dans lequel l'aïkido peut se produire. Chacune des trois constitue un cadre épistémologique intégrant tous les principes essentiels et n'en exprimant réellement qu'une partie. D'où la multiplicité de point de vue sur l'aïkido !

En se refusant à exercer toute violence contre son agresseur, en refusant de se sou-

mettre à l'attaque et en rejetant toute passivité, l'aïkidoka proclame une manière d'être différente dans laquelle on ne sépare plus l'être et le faire.

O Senseï a montré là une voie radicalement nouvelle, différente de ce dont l'humanité avait l'expérience. La culture la plus universelle, celle qui rassemble l'humanité entière est celle de la violence. Le « faire violent » a toujours pour objet de défendre un « comment être » sur lequel les identités collectives et individuelles se fondent. La légitimation de la violence est la légitimation de la transgression des limites identitaires dans le but de produire leur expansion. Ce besoin d'expansion est irrépressible tant que la question de l'identité n'a pas obtenu de réponse. Je le dirais autrement : on est contraint de chercher du soi dans l'autre puisqu'on ne le saisit pas intrinsèquement en soi.

C'est ce que l'aïkidoka s'interdit. Sa définition de soi tient dans ce « je veux être ceci et je ne veux pas être cela » que lui dicte sa conscience quand elle se libère des obligations de loyauté inconscientes qui font de l'appartenance le pilier de la conscience de soi. Mettre l'autre au cœur de sa vie comme le préconisait O Senseï, c'est mettre une limite à son être et donc une mesure à son geste, et cela implique de ne pas reproduire inconsciemment son histoire, en particulier l'histoire de sa conception. Ce dernier mot doit être entendu ici dans deux de ses principales acceptions :

Ce qui a permis à l'individu d'être conçu charnellement, c'est à dire l'histoire familiale mais aussi celle du clan, de la nation etc. qui sont des réservoirs de violence inépuisables.

Ce qui lui permet de se concevoir lui-même dans sa propre conscience, ce qui remet en question le fonctionnement de la conscience psychique dont le principe est l'exclusion.

Il s'agit donc bien d'une mesure de soi dans le sens de prendre la mesure et aussi d'avoir une attitude mesurée. Mais celle-ci n'est possible que si le corps a fait le travail de changement nécessaire pour devenir l'autre interne de la conscience psychique afin qu'ils assurent réciproquement, le corps et le mental, la fonction de contention dont ils ont besoin pour fonctionner sans abuser inconsciemment de leur autre. Ceci doit nous inciter, nous aikidoka, à exercer une vigilance très aigüe sur la qualité des gestes que nous faisons, sur la parfaite adéquations des techniques que nous employons à leur fonction première, faire sens et permettre la symbolisation de la violence primordiale, celle du monde, qui vit en nous, êtres naturels. Je veux développer cette idée de l'extrême importance du corps dans les processus d'évolution personnelle que constitue la pratique de l'aïkido et illustrer ainsi le propos de Horst sur la rigueur de la pratique ou plus exactement, la rigueur nécessaire à celle-ci.

« Nos postures et notre gestuelle nous expriment et expriment aussi l'autre en nous. » C'est à dire que toute implication corporelle est à l'image de nos relations. Les arts martiaux sont très exigeants dans le domaine de l'implication corporelle. Ils ne permettent pas de parler des choses sans les expérimenter dans son corps. Et ils nous imposent de changer physiquement pour accomplir la gestuelle qu'exige l'éthique qui place l'autre au centre de notre conduite. L'expérience du changement corporel nourrit l'identité, non seulement l'inexorable transformation due au temps, mais celle résultant d'une conduite volontaire d'évolution. Jusqu'au moment où l'on constate que l'on peut modifier sa posture et avec elle, sa conscience, on a une expérience de soi qui n'est que théorique. Elle est, en effet, essentiellement liée aux capacités de modifier une manière d'agir ou d'être avec l'autre appartenant à la conscience psychique. C'est un pouvoir sur soi insuffisant car les forces inconscientes sont toujours à l'œuvre et peuvent démentir la volonté éthique. Une bonne pratique martiale permet de changer le comment être avec soi

en travaillant sur le comment agir avec soi. C'est pour obtenir ce résultat que les rôles de uke et shite doivent être parfaitement définis. Ils doivent être ritualisés pour agir à la fois dans le corps et dans le psychisme. C'est aussi la raison pour laquelle un budo ne peut absolument pas comporter de compétitions. Le combat se livre entre la partie éthique et la partie inconsciente dans le seul but de maîtriser les forces instinctuelles après avoir coupé l'ego. La pratique d'une gestuelle appropriée permet que la relation avec son propre corps développe une éthique corporelle dont les composantes sont le respect absolu et naturel du corps de l'autre, la conscience de la portée de tout geste. Cette conscience qu'acquiert le pratiquant concerne tout autant les conséquences physiques et physiologiques que les implications psychologiques et conceptuelles résultant de sa propre action chez les autres. Le geste est éthique quand il est exécuté par un corps éthique.

Cette définition de soi en soi est acquise par la pratique d'une technique portant, indépendamment de toute représentation psychique et de toute parole, trois éléments indispensables :

Le contenu sémiotique permettant que l'individu accède directement à la substance éthique inhérente à l'aïkido et la développe selon un mode personnel, sa culture et son système de représentation.

Le contenu esthétique nécessaire à la perception de l'autre et à sa préservation dans le cadre de l'interaction martiale empathique.

Le contenu esthétique qui intime au corps et au psychisme une posture fondée sur la rectitude, la bienveillance et la modération.

Ajoutons que ce parcours intérieur de l'aikidoka est indissociable du rituel martial, lequel permet de symboliser notre mortalité et par conséquent d'intégrer notre finitude. C'est là un des points forts du budo que d'écarter définitivement les démons de la toute puissance qui hantent souvent les vestiaires de nos dojo et constituent une des motivations principales pour nombre de pratiquants. Alors, la partie suivante de la question vient à point nommé puisqu'elle interroge notre pouvoir.

Peut-on encore ? aujourd'hui ?

La question sous-jacente est bien ; est-ce plus difficile aujourd'hui ? Est-ce possible aujourd'hui, le présupposé étant que cela fut plus facile autrefois, assurément possible autrefois.

En effet, O Senseï et ses disciples puis leurs descendants ont réussi à nous transmettre les techniques, les idées et les pratiques afférentes. La réalité de cette transmission est d'autant plus évidente que la diversité de l'aïkido d'aujourd'hui, sa multiplicité de styles, la complexité de la pensée qu'il véhicule à travers toutes ses écoles, démontrent le succès de son enseignement. Plus encore, à travers ses contradictions apparentes, selon qu'il est éclairé par l'expérience d'un disciple ou d'un autre, nous pouvons saisir qu'O Senseï et ses élèves ont produit ce que l'humanité sait le moins faire, de la différence.

Aujourd'hui, l'aïkido est multiple et c'est pour cela qu'il peut prospérer. Après deux générations d'enseignants, l'aïkido est créateur d'une véritable interculturelité. L'exotisme dont sont généralement affublées les pratiques extrêmes orientales a laissé place à une dimension supra-culturelle qui fait de l'aïkido une pratique réellement universelle.

Une vision univoque de la pratique conduirait irrémédiablement à une restriction de son champ et rendrait difficile, voire impossible, son adaptation à la diversité culturelle que compte encore notre planète. Mais n'est-ce pas là la question de



Horst ? La tendance au nivelage culturel autour des valeurs consuméristes s'oppose-t-elle au développement de l'aïkido ? N'est-elle pas en contradiction avec son contenu ? Sous entendu, le temps de la spiritualité est-il révolu ?

Société de consommation, individualiste et hédoniste

J'ai l'optimisme qui sied à un aikidoka. J'ai l'opinion que le monde sera ce que nous le ferons et que nos vies nous appartiennent. Elles n'ont pas plus de prédestinations que nous n'avons de noumène propre. Et nos destinées ne sont pas non plus le résultat aléatoire d'une inclination naturelle ou d'une propension caractérielle qu'elles ne sont entre les mains des autres ou d'un quelconque pouvoir. Je ne crois pas que nous soyons inexorablement pris dans un faisceau de contraintes, et si celui-ci existe, nous pouvons nous en libérer. Kobayashi Hirokazu Senseï qui fut mon maître disait : « notre vie est ce que nous faisons » Et il ajoutait : « si elle ne nous convient pas, changeons la et si vous n'y parvenons pas, alors changeons nous ». Cette « liberté inexorable » à laquelle il nous confrontait nous rendait responsables de nos actes mais aussi de nos idées et de nos sentiments.

Mais recadrons le propos pour mieux saisir ce que cela signifie.

L'univers est une totalité dans laquelle yin et yang, plein et vide s'équilibrent constamment. Un léger déséquilibre engendre du changement qui est validé, stabilisé par un retour du contraire dans un cadre différent (enrichi de l'expérience de son changement). C'est l'écoulement du ki, du mouvement vital, qui se traduit toujours par trois phases : expansion, rétraction, évolution. Le mouvement, c'est à dire le changement a lieu quand le cadre change. Les exemples sont légions. Tous les matins verront leur huit heures mais vous ne revivrez jamais les huit heures d'hier. Chaque année connaîtra son printemps mais votre âge avancera inexorablement. Nous sommes tous tellement semblables que nous vivons dans la peur de ne pas nous différencier et nous soumettons ainsi à l'obligation de nous représenter dans notre conscience pour nous identifier. Mais nous nous reconnaissons même après nos changements et vivons ainsi dans le sentiment d'être isolés.

Rien de ce qui est phénoménalisé n'échappe à cet ordre naturel, ni l'individu ni les sociétés humaines. Pour produire de la différence, ce qui est un doit tendre vers la multiplicité et ce qui est multiple doit tendre vers l'unité. Plus l'individualité prend de l'importance dans le monde et plus l'individu doit participer à la cohésion du tout. C'est cela même, être sujet. Il appartient donc à chacun de nous de prendre conscience de l'autre et O Senseï nous a bien ouvert la voie en ce sens. Prendre l'autre en soi, c'est produire de la différence dans l'un et assurer la cohésion du groupe.

L'histoire fut ainsi que la grande famille humaine reproduisit constamment « du même » : agressions, dénis de l'autre et de sa différence, terreurs, tueries, culpabilité, justification et victimisation comme légitimation d'autres agressions, dénis etc... Aujourd'hui, elle commence à produire de la différence. Il n'est certes pas facile dans le chaos géopolitique généralisé de discerner l'amorce d'un changement positif, mais il est indéniable que l'on assiste à la naissance d'une conscience éthique mondiale. Nous ne sommes plus indifférents au sort de l'autre qui vit à l'autre bout du monde parce qu'il existe dans notre conscience, parce que nous pouvons le rencontrer, parce qu'il commence à exister en nous ailleurs que dans « l'inquiétante étrangeté ».

Ceux là mêmes qui produisent le chaos des signes et du sens, les médias, les moyens de communications modernes, ceux qui produisent la cacophonie qui nous isolent, donnent cette possibilité d'entrevoir l'autre dans sa réalité. Nous n'avons jamais eu autant de moyens matériels d'être libres et autant de difficulté à nous penser tels. Cependant, tous ces moyens en le mettant à notre portée, créent le besoin de l'autre.

Rigueur, éthique et spiritualité ?

Plus nous sommes dans le superficiel et plus nous ressentons le manque de la profondeur, plus nous sommes dans le désordre et plus nous aspirons à la rigueur, plus nous sommes centrés sur notre identité et plus nous devons tisser des liens. Je n'ai pas d'inquiétude en ce qui concerne l'avenir de l'aïkido. Notre voie propose de la profondeur, de la rigueur, de l'humanité. Il répond à la problématique fondamentale identité-altérité qui tenaille notre monde. Il

est en avance sur les besoins qui deviendront les plus importants au cours de notre siècle. Kobayashi Hirokazu Senseï m'a souvent dit : « Les animaux qui ont soif trouvent la source » « Les enseignants qui ont quelque chose à donner ont des élèves ». La création de O Senseï n'en est qu'à ses balbutiements, pour peu que nous, enseignants d'aïkido, soyons capables d'intégrer nos contradictions internes et d'assumer que notre pratique soit un espace sémiologique dont la caractéristique est de produire de la différence dans la différence. L'intercorporalité que la pratique nous impose est interculturelle. Il est une manière simple pour l'aïkido de continuer à progresser, c'est d'aller vers l'approfondissement dans tous les espaces qui sont les siens, c'est à dire de suivre l'ordre naturel de l'existence par la complexification de la vie. Mais pour cela, il ne doit en aucun cas dériver vers le sport, la religiosité, ou l'idéologie philosophique ou politique. Il doit rester un espace contradictoire et libre dans lequel, la première des contradictions est assumé par l'individu. Il s'agit bien sûr de celle qui existera toujours entre des sentiments humanistes et les exigences d'une vie matérielle. L'aikidoka ne met pas la terre au dessus du ciel parce qu'il a symbolisé ses besoins fondamentaux. Il peut faire passer l'autre avant lui-même parce que ses relations ne servent pas à assouvir la quête de soi.

